

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

UNE NOUVELLE HISTOIRE D'ANGLETERRE ¹

C'est une entreprise difficile que d'écrire en un volume, même si ce volume a 1200 pages, une histoire générale de l'Angleterre depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin de la guerre de 1914. Pour y réussir, il semble qu'il soit nécessaire de supprimer résolument, comme l'avait fait Green, tout ce qui n'est pas strictement indispensable, de manière à pouvoir accuser fortement les grandes lignes du sujet et à mettre en relief les caractères particuliers de chacune des périodes historiques pendant lesquelles s'est produite l'évolution du peuple anglais. Malheureusement, M. Prentout qui s'est donné la tâche très louable de refaire, en la mettant au point, l'œuvre quelque peu vieillie maintenant de l'historien anglais, n'a pas toujours su se résoudre aux sacrifices nécessaires. Comme en témoigne sa bibliographie, il est au courant de l'énorme travail historique qui s'est fait durant les quarante dernières années. Il a beaucoup lu, il a peut-être trop retenu. Les étudiants qui préparent la licence ou l'agrégation lui seront certainement reconnaissants de leur avoir fourni, sous la forme d'extrait concentré, une multitude presque infinie de faits qui leur seront fort utiles au moment de l'examen. Le lecteur ordinaire, même cultivé, se dira qu'il y en a beaucoup et que les arbres l'empêchent parfois de voir la forêt. Sans doute M. Prentout n'a-t-il pas eu le temps de faire plus court. Certains indices permettent, croyons-nous, de conclure que l'ouvrage a été composé rapidement et imprimé en toute hâte. Un de ces indices est le nombre relativement élevé des fautes d'impression ; un autre est le style, qui est quelquefois assez négligé ².

1. Henri Prentout, *Histoire d'Angleterre depuis les origines jusqu'en 1919*, in-16, 1.188 pp. Paris, Hachette, 1920, Prix : 25 fr.

2. Voici quelques-unes des fautes d'impression que nous avons relevées, surtout au commencement du volume : à l'ouest de Watling Street, au lieu de à l'est (p. 33) ; allemande au lieu de normande (p. 60) ; le roi de Rome alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis (p. 75) ; confiant dans la solitude d'une forteresse (p. 107) ; p. 122, la phrase relative au mariage de Henri III paraît avoir subi une catastrophe. Plus loin, Hogarth est remplacé par Gillarth (p. 612), Barrière par Bavière (p. 685), Home Department par House Department (p. 700). — En ce qui concerne le style, M. Prentout

Il nous paraît bien certain que le livre de M. Prentout eût gagné considérablement, à cet égard, s'il avait pris le parti de résister courageusement à son éditeur.

Le fond même de l'ouvrage y aurait gagné aussi, car les erreurs de détail ne sont pas rares. M. Prentout nous dit que le texte de la Confirmation des Chartes par Édouard I^{er}, « chose très remarquable, est rédigé en français, ce qui montre la persistance du français comme langue de la cour, du gouvernement, de la société cultivée à la fin du xiii^e siècle ». Il suffit d'ouvrir les *Statutes of the Realm* pour s'apercevoir que, bien loin que le texte français de la Confirmation soit une chose très remarquable, c'est justement à l'époque d'Édouard I^{er} que le français a définitivement supplanté le latin comme langue légale ; c'est vers ce temps également que les mots français ont commencé à envahir l'anglais. Il n'est pas exact non plus qu'Édouard I^{er} ait jamais reconnu « le droit du Commun Conseil, du Parlement, à voter l'impôt » (p. 141). La date de 1114 pour les voûtes gothiques de la cathédrale de Durham et la priorité de cette église dans l'histoire de l'art gothique sont plus que douteuses (p. 165). Le *Statut des laboureurs* (p. 215) est le Statut des travailleurs. Knox a écrit « contre le monstrueux gouvernement des femmes » et non « contre le monstrueux régiment des femmes » (p. 307) ; le mot *regiment* avait couramment ce sens au xvi^e siècle. L'*Euphues* de Lyly (p. 355) n'est pas un poème. Il est impossible d'accepter l'affirmation contenue dans la phrase suivante : « Wren a rebâti tout le centre de la ville [après le grand incendie de Londres] dans ce style qui n'a rien d'anglais, qu'il est une démarcation (*sic*, pour démarcage) de l'Italie classique et c'est pourquoi cette partie de la ville distille l'ennui » (p. 469). Wren avait effectivement préparé un plan général de reconstruction, mais ce plan ne fut pas exécuté, ce qui est peut-être regrettable. Il dut donc se contenter de construire la cathédrale Saint-Paul et un certain nombre d'églises, dont quelques-unes sont fort intéressantes. Si cette partie de la ville distille l'ennui, il serait donc injuste de lui en faire porter la responsabilité ; mais il est probable qu'il y a quelque confusion dans l'esprit de M. Prentout et qu'il songe aux quartiers si uniformes de la ville neuve, bâtis au xviii^e et au commencement du xix^e siècle.

M. Prentout a insisté avec raison sur l'influence intellectuelle de la France sur l'Angleterre, mais il ajoute : « La langue française, encore négligée sous Charles I^{er}, fait de grands progrès sous Charles II ; lui-même la parle et l'écrit, le duc d'York la sait fort bien, et toutes les dames de la Cour, et aussi les gens de lettres : Cowley, Lodge, Ben Jonson, Dryden » (p. 471). Lodge et Ben Jonson sont des contemporains

écrit (p. 31) : « Ces succès sont justifiés par l'organisation supérieure des vikings. Pendant les longues traversées, leurs chefs jouaient aux échecs... ». Le lecteur devine la suite des idées plutôt qu'il ne l'aperçoit. Ailleurs, il est question (p. 268) du « portrait d'Anne de Clèves avant le mariage qui n'eut que trop de succès », ou (p. 391) de la Réforme qui « allait creuser le divorce entre le roi et son peuple », ou encore (p. 488) de « 800 condamnés à la transplantation ». On ne voit pas bien pourquoi l'Impératrice Mathilde est appelée l'*Empress*.

de Shakespeare et non de Charles II. A la p. 563, le lecteur apprend avec stupéfaction que Mobile est devenue la Nouvelle-Orléans. On ne voit pas bien non plus comment Hogarth peut avoir montré dans un de ses tableaux de malheureux prisonniers comparaissant devant un comité de la Chambre des Communes qui s'est réuni en 1774 (p. 619), étant donné que ce peintre était mort en 1764. Il n'est pas exact que Locke ait réclamé le premier la séparation de l'Église et de l'État (p. 620 ; il avait eu de nombreux devanciers, même en Angleterre. *L'École de la médecine* (p. 626) n'est pas une critique du *cant* des Wesleyens et des moralistes, ou du moins ne l'est qu'à un degré infinitésimal ; il suffit de lire la pièce pour en être convaincu. C'est une singulière définition de l'*Employers' liability act* que de l'appeler une loi qui « protège l'ouvrier contre l'injure de l'employeur » (p. 792) ; c'est une loi sur la responsabilité patronale en matière d'accidents du travail. Après avoir parlé du mouvement d'Oxford et de la condamnation de Ward, M. Prentout conclut ainsi (p. 1063) : « Un nouveau parti apparut alors dans l'Église : à la basse Église, *Low Church*, se substitue l'Église large, *Broad Church*. L'expression qui apparaît vers 1850 symbolise la tendance à laisser de côté les doctrines positives ; les hommes les plus divergents (*sic*) sur les questions théologiques pourront s'y rencontrer. » Quoi qu'il en soit de l'introduction du terme même de *Broad Church*, il n'est pas douteux que la tendance « large » existe depuis fort longtemps dans l'Église anglicane, témoin les « latitudinaires » du xvii^e siècle. Quant à la métamorphose de la basse Église en Église large, elle n'a aucune réalité. L'Église large est toujours restée numériquement très faible, elle ne s'est nullement substituée à la basse Église et, bien que celle-ci ait perdu du terrain, elle continue encore aujourd'hui même à lutter, d'une part contre les tendances « larges », de l'autre contre le « romanisme » de la haute Église.

Du reste, l'histoire religieuse, l'histoire économique, l'histoire sociale, ne sont évidemment pas le terrain de prédilection de M. Prentout. Il est plus à son aise dans l'histoire purement politique. Dans ce domaine, son livre rendra de grands services parce qu'il donne un résumé commode, et dans l'ensemble suffisamment exact. Il en est ainsi, tout particulièrement, de la partie consacrée au xix^e siècle (près de la moitié du volume). Les pages que M. Prentout a consacrées à l'histoire de l'Irlande et à celle des différentes colonies anglaises seront particulièrement appréciées, parce qu'elles manquent, ou sont réduites au minimum, dans la plupart des histoires classiques de l'Angleterre moderne. S'il nous est permis d'exprimer un souhait en terminant, c'est que M. Prentout, lorsque l'occasion se présentera de faire une nouvelle édition de son livre, prenne le temps de revoir d'un peu près certains textes fondamentaux de l'histoire d'Angleterre, car rien ne vaut l'impression directe des textes, même lorsqu'il s'agit d'écrire une histoire générale ; et surtout, qu'il prenne le temps d'écrire cette histoire plus à loisir.

D. PASQUET.

L'ALSACE ET L'ALÉMANIE¹

M. Tourneur-Aumont a écrit sur *l'Alsace et l'Alémanie* une thèse dont je n'aime pas le sous-titre, vague et trop vaste : *Origine et place de la tradition germanique dans la civilisation alsacienne*. Mais c'est un livre sérieux, nourri, dense et probe. Par ce temps de divagations historico-politiques, d'improvisations hasardeuses et rarement méditées mais toujours préméditées — il fait plaisir. Il se lit d'ailleurs aisément, car, si l'expression est parfois un peu difficile et gênée, la pensée est nette, les divisions claires, l'argumentation serrée. Et surtout, j'y reviens : l'esprit dans lequel sont abordés et examinés ces gros problèmes d'origine, si complexes, si gros de conséquences redoutables, me paraît tout à fait excellent. Je n'ai point pour en juger la compétence et l'autorité d'un spécialiste de cette difficile Histoire d'Alsace — difficile par elle-même et plus encore par tout ce que les hommes (et pas seulement nos contemporains!) y ont mêlé de difficultés d'ordre politique. Mais l'histoire d'Alsace n'intéresse pas que l'Alsace seule, on s'en doute. En particulier, les solutions que l'on peut donner aux questions d'origine et de civilisation très ancienne de l'Alsace débordent toujours le cadre du pays. L'Alsace, c'est la plaine, avec ses bandes rectilignes si variées : halliers du Rhin, terres d'élevage du Ried et de la Hart, champs cultivés des terrasses agricoles, vignobles au pied des Vosges, promontoires et versants forestiers de la montagne. Mais c'est aussi, pour partie, le grand carrefour international de Belfort — cette porte de Bourgogne, comme l'appelait Vidal de la Blache, par où tant de relations se sont nouées entre l'Europe centrale, le domaine atlantique et le domaine méditerranéen. L'histoire de la Bourgogne, au sens large, en dépend pour partie. Le problème *burgonde*, proche parent du problème alaman, s'y trouve intéressé. Voilà mon excuse pour dire, simplement, le plaisir que j'ai pris à lire le travail de M. Tourneur-Aumont.

En deux mots, je résume ses conclusions :

Il existe un germanisme alsacien. C'est un fait. Mais quelle en est l'origine? Quand et comment la plupart des noms de lieux et de personne en Alsace sont-ils devenus germaniques? Quand et comment se sont implantés, entre Vosges et Rhin, des dialectes germaniques? Sous quelles influences persistantes et durables l'Alsace s'est-elle trouvée amenée à participer, avec l'éclat que l'on sait, à la civilisation allemande du Moyen Age?

Depuis la seconde moitié du xix^e siècle, cette question appelle une réponse convenue. Les Alamans ont tout fait. Ce sont eux qui ont importé

1. J.-M. Tourneur-Aumont, *L'Alsace et l'Alémanie. Origine et place de la tradition germanique dans la civilisation alsacienne* (*Etudes de géographie historique*). 1 vol. de la Collection des *Annales de l'Est*, 3^e série, 33^e année, Berger-Levrault, 1919, 225 pp. in-8.

en Alsace la langue et la civilisation germaniques. De 409 à 536 exactement, l'Alsace traverse une période alamane — et le génie alsacien en sort marqué à jamais de l'empreinte germanique. — Or, tout cela n'est qu'un mythe, nous dit M. Tourneur-Aumont, et ne repose ni sur des textes, qui n'existent pas; ni sur des noms de lieu spécialement attribuables aux Alamans plutôt qu'à d'autres barbares germaniques; ni sur des constatations ou des trouvailles anthropologiques. Sur rien, que sur la conception romantique du rôle original et créateur des Barbares dans l'histoire — et sur cette tendance bien connue des Allemands à considérer l'histoire d'Allemagne comme forgée par l'action distincte, et convergente, et finalement concordante de sept ou huit grandes individualités tribales, chacune douée de sa personnalité, de son dialecte, de ses attributs, caractères et qualités propres. On commence par les poser une fois pour toutes au début des temps; il n'y a plus ensuite qu'à en suivre le développement et l'évolution.

M. Tourneur-Aumont fait le procès de la conception qui, précisément, met en tête de l'histoire d'Alsace une entité de cet ordre : une tribu des Alamans, qui apparaît initialement toute formée pour toujours, avec ses caractéristiques spéciales dont toute l'histoire d'Alsace ne fait que refléter la personnalité. Il fait ce procès avec force, mais avec mesure. Il a bien soin de noter que les Allemands eux-mêmes l'ont fait en partie — que ce sont des travaux allemands qui ont battu en brèche, sur une multitude de points spéciaux et particulièrement importants, la thèse alamane. Aucun esprit de guerre, au sens agaçant et pénible du mot. Le ton d'un homme qui s'efforce de comprendre avant de juger, et qui a étudié et réfléchi avant d'écrire.

Toutes choses qui ne sont peut-être pas si fréquentes qu'on le croit. En termes excellents, il indique pour finir que le problème n'est ni tribal, ni national. « Ce n'est pas l'histoire d'Allemagne seule qui rend compte des traits fixés dans la civilisation des pays du carrefour de Bâle. La fixation de ces traits à cette place est un fait d'ordre et de portée européenne. » On ne saurait mieux dire. Pour notre part, c'est précisément en faisant appel à des considérations de cet ordre, si fécondes et si larges, que nous avons toujours essayé de rendre compte des destinées si mobiles et variables, de cette Franche-Comté, tiraillée elle aussi entre des influences contradictoires et dont l'histoire ne s'explique point par je ne sais quelle fatalité d'ordre ethnique, mais par les actions et réactions combinées, mobiles et changeantes des grandes puissances attractives qui l'entourent et dont la géographie et l'économie avant tout nous expliquent la force et l'intervention.

LUCIEN FEBVRE.

CONTRIBUTIONS A L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE

L'ouvrage de M. Jean Hatzfeld, sur *les Trafiquants italiens dans l'Orient hellénique*¹, dont la guerre a retardé la mise au jour et peut-être appauvri la documentation, par les obstacles qu'elle opposait à la divulgation internationale des travaux scientifiques, renouvelle un sujet déjà traité, notamment par Schulten et Kornemann, et y apporte une précision à laquelle n'avaient pas atteint les précédents historiens, parce qu'ils n'avaient pas comme lui restreint leur champ d'observation. Il s'en est tenu aux *negotiatores* proprement dits, aux commerçants privés, en écartant les colons et tous ceux qui avaient en Orient quelque fonction officielle, à titre de publicains, de militaires ou de magistrats romains. Les sources du sujet sont littéraires ou épigraphiques ; les premières, d'interprétation relativement facile ; les autres moins, car, faute d'un contexte détaillé, à quoi reconnaître un trafiquant « italien » ? A son nom ? Illusion ! Rien n'était plus à la mode chez les Orientaux que d'adopter des noms de forme romaine, sans avoir le moins du monde la *civitas Romana*. M. Hatzfeld explique fort bien, dans des remarques préliminaires, les justes précautions qu'il a prises pour laisser en dehors de son étude les Grecs romanisés, et la réserve où il s'est tenu dans les cas douteux. Personne n'oserait affirmer qu'il ne s'est jamais abusé ; du moins doit-il être tombé rarement dans ce genre d'erreur et l'index final des noms utilisés, rangés par ordre alphabétique des gentilices, fournit à la fois la preuve de sa conscience et le moyen d'éliminer plus tard des intrus isolés. Les cas épineux sont en outre discutés dans la première partie, intitulée « Histoire de l'expansion des *negotiatores* dans le monde hellénique », divisée en quatre périodes : avant le milieu du ^{II}e siècle, de là à la guerre de Mithridate, puis à la fin de la République, et enfin sous l'Empire. Dans chacune successivement il relève les noms et qualités des trafiquants italiens dont il a pu retrouver la trace. On voit par ces distinctions méthodiques comment se répartit suivant les âges le courant d'émigration et d'implantation de ces Romains en Orient. Il ne devient vraiment actif qu'après la destruction de Corinthe et de Carthage, la formation de la province d'Asie ; le centre de cette diffusion est à Délos, dont M. Hatzfeld a étudié à part le rôle spécial. La guerre de Mithridate entraîne quelques déplacements, quelques remous, mais en somme c'est seulement sous l'Empire que ces *negotiatores* émigrés deviennent rares un peu partout ; l'auteur montre très bien pourquoi ils l'ont toujours été dans certaines régions : Syrie, Égypte, comment ils ont complètement négligé les rives du Pont-Euxin.

M. Hatzfeld étudie ensuite les professions exercées par les *negotiatores*.

1. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fascicule 115^e, Paris, E. de Boccard, 1949, 413 pp. in-8^e.

Leur activité est certainement très variée : ils sont banquiers, prêteurs et usuriers, font du commerce d'importation et d'exportation, ont même parfois des usines, gèrent des entreprises de transports ou donnent des spectacles scéniques ; mais pour beaucoup d'entre eux il est bien difficile de préciser. Bon nombre de ces trafiquants viennent de l'Italie méridionale, sont donc des Romains de sang à demi hellénique, dont les ancêtres habitaient la « Grande Grèce » ; à ceux-là au moins il était aisé d'entretenir de bons rapports avec la population hellénique ; il en fut de même de presque tous les *consistentes*. Aussi M. Hatzfeld n'explique-t-il pas, comme ses devanciers, par des représailles contre la fâcheuse concurrence commerciale, l'esprit de lucre et la rapacité de ces étrangers, les mouvements d'hostilité qui se produisirent à certaines heures, aboutissant même à de terribles massacres. Les victimes payèrent pour d'autres : les vrais coupables étaient au Sénat et dans les rangs des magistrats romains. Le livre apporte de sérieuses raisons de réduire à néant la théorie des *conventus civium Romanorum* : il n'y eut pas, ou presque pas, de collèges comprenant tous les Romains d'une localité, et l'on ne voit guère que des groupements partiels sous l'invocation de quelque divinité ; car ces hommes voulaient rester fidèles aux cultes nationaux, sans toutefois refuser leurs hommages à des puissances comme Hadad ou Atargatis. Ils firent preuve de beaucoup de souplesse, d'un large esprit d'adaptation, introduisirent en Grèce diverses coutumes italiennes, y répandirent leurs systèmes pondéral, métrique et monétaire, mais n'eurent en définitive que peu d'influence sur leur entourage hellénique, très peu aussi sur la politique romaine en Orient ; celle-ci fut bien plutôt dirigée par les prétentions et les visées des publicains.

Le juste discernement, le sens de la mesure qui ont dicté ces conclusions sont parmi les qualités maîtresses du livre, et peu de sujets les requéraient autant que celui-là. Il y aurait mauvaise grâce à relever quelques menues négligences, en oubliant dans quelles conjonctures l'impression a eu lieu ; puis je seulement indiquer que les noms propres, surtout les noms géographiques, auraient dû être révisés d'un peu plus près ? Celui d'Akraiphiai, par exemple, est orthographié — ou estropié — de trop de façons.

VICTOR CHAPOT.

Trois volumes antérieurs ont fait connaître la collection de monographies économiques de valeur inégale, un peu dispersées, souvent utiles et intéressantes, qui paraît sous le titre de *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire du Commerce et de l'Industrie en France* et que dirige M. J. Hayem.

Coup sur coup, malgré les extrêmes difficultés du moment, M. Hayem a donné ses soins à la publication de deux nouveaux volumes¹. Il faut l'en remercier.

1. 4^e et 5^e séries, Paris, 1916-1917, 2 vol. in-8 de vii-320 pp. et xiii-276 pp.

Le t. IV continue le combat en ordre dispersé. Dix monographies isolées. Une petite étude, intéressante, de P. Destray sur l'exploitation de la houille aux environs de Decize, lieu-dit « la Machine », de 1514 à la fin du xvi^e siècle. Documents provenant pour la plupart d'études notariales. Exemples intéressants de contrats de société et d'exploitation ; détails sur l'extraction, les charrois, etc. — Une note rapide de G. Mathieu sur une tentative de création à Tulle, en 1794, d'une manufacture d'armes, dite de la Montagne, distincte de la vieille manufacture qui date du xvii^e siècle. — Quelques glanes, du même, sur les tentatives faites en Corrèze, au temps du blocus continental, pour fabriquer des succédanés du sucre de canne, cultiver le pastel, extraire l'indigo. — Trois articles d'E. Isnard sur l'histoire économique de la Provence au xviii^e siècle, consacrés respectivement aux papeteries, à l'industrie chapelière marseillaise, au compagnonnage ouvrier dans cette ville. — Deux études de M. Guitard, l'une sur un hôpital du xvii^e siècle, l'Hôpital général de la Manufacture à Bordeaux — l'autre, intéressante et neuve, sur les apothicaires privilégiés de Paris sous l'ancien régime. — Enfin, M. de Dainville interprète quelques documents inédits sur les relations commerciales de Bordeaux avec les villes hanséatiques aux xvii^e et xviii^e siècles. Il met en cause la politique commerciale de Colbert et par là se relie aux belles études récentes de M. Boissonnade sur les relations de la France et de l'Électeur de Brandebourg.

En somme, bonnes, correctes, consciencieuses présentations de documents inédits, plus ou moins fournis par le hasard et publiés comme ils ont été trouvés, sans arrière-pensée ni souci théorique. C'est une constatation, non un reproche. En dépit des apparences, l'histoire économique n'est pas organisée en France. De bons esprits, curieux de ce qu'elle devrait être, improvisent des études. Mais leur travail, si intelligent ou intéressant qu'il puisse être, garde toujours l'aspect d'une improvisation. Je trouve qu'il y a vraiment quelque chose de symbolique — et qui dépasse de beaucoup, est-il besoin de le dire ? le cadre des « Mémoires et Documents de M. Hayem » — dans la petite anecdote qui nous est contée, p. 271 : ces adhérents français au 17^e Congrès international des Sciences Médicales à Londres, en 1913, qui, désirant « ne pas laisser aux Allemands le champ complètement libre et ne pas donner l'impression que les Français se désintéressent des grands débats scientifiques » improvisent hâtivement, brillamment, à l'extrême dernière heure, des communications — ils ne sont que trop de leur temps, hélas, et de leur pays.

Le cinquième volume des Mémoires et Documents est beaucoup plus homogène que le quatrième. — En réalité, il se compose de trois chapitres détachés d'une histoire du Havre et de ses relations commerciales. Tous trois sont l'œuvre de l'archiviste du Havre, M. Ph. Barrey. Tous trois sont bourrés de renseignements utiles, intéressants, neufs, tirés pour la plupart des archives notariales. Le premier s'intitule : « Les Normands au Maroc au xvi^e siècle ». L'auteur signale l'importance du trafic

normand, et spécialement du trafic rouennais avec le Maroc du xvi^e siècle — fort différent, à tous égards, du Maroc du xx^e siècle. Il caractérise de façon fort intéressante cette navigation hasardeuse, donne de curieux détails sur les contrats et les sociétés marchandes et termine par une liste de 115 navires normands ayant fait, de 1568 à 1610, le voyage du Maroc.

Dans son second mémoire : le Havre Transatlantique de 1571 à 1610, M. Barrey restitue toute la navigation du Havre au continent américain (centre et Sud-Amérique surtout), qu'elle ait comporté ou non des escales africaines. Il réagit contre l'opinion traditionnelle que le Havre ne fut jusqu'à 1598 qu'un port militaire, sans mouvement commercial. Il donne de curieux exemples de contrats, d'associations, de chartes-parties. Statistique de navires, ici encore.

Enfin, le troisième travail : le Havre et la navigation aux Antilles sous l'ancien régime nous donne de curieux détails sur la prospérité et l'activité du commerce normand avec les Iles.

Il serait dommage que ces trois mémoires restent un peu perdus dans l'anonymat collectif des « Mémoires et Documents ». Ils sont nourris de documents, intéressants, utiles.

LUCIEN FEBVRE.

NOTES DE LECTURE

PHILOSOPHIE ANCIENNE

LÉON ROBIN, *Études sur la signification et la place de la physique dans la philosophie de Platon*. Paris, F. Alcan, 1919, 96 p. in-8°. — Constitué par deux articles parus à l'automne de 1918 dans la *Revue philosophique*, ces *Études* complètent la thèse exprimée par l'auteur dans son magistral ouvrage sur la *Théorie platonicienne des Idées et des Nombres d'après Aristote* (F. Alcan, 1908) : elles retrouvent en effet, dans le *Philèbe* et surtout dans le *Timée*, le germe au moins de la doctrine qu'Aristote prête à la vieillesse de Platon. Les meilleurs exégètes du Platonisme, Brochard par exemple, présentaient naguère cette doctrine comme une sorte de Pythagorisme qui aurait, dans l'esprit du philosophe, succédé à la pensée de sa maturité. Il y aurait eu passage de la théorie des Idées, explication du sensible par la qualité, à une théorie qui découvre de la quantité au sein même des Idées, par l'opposition de l'Un à la Dyade du Grand et du Petit. Tout l'intérêt de l'interprétation de M. Robin est de montrer que l'antithèse du sensible et de l'intelligible fut exagérée, qu'il faut concevoir comme une transition graduelle de l'un à l'autre et que s'il y a de la quantité dans la qualité sensible il s'en trouve une d'autre sorte à la base de la qualité intelligible. Rodier déjà reconnaissait que l'Idée

est un mixte, non un simple. Elle est à la fois en soi et par relation ; son indivisibilité est non simplicité, mais proportion. Le concept enveloppe ainsi une sorte d'ordre ou d'espace idéal dans lequel Nombres idéaux et Figures idéales, intermédiaires entre ces deux principes, l'Un et l'Infini, définissent mathématiquement l'εἶδος. L'empire sur le sensible de l'arithmétique et de la géométrie ordinaires ne fait que copier de façon grossière, dérivée, cette emprise de la Mesure sur l'Idée, sur le Beau ou le Vrai. La physique platonicienne ne se doit donc pas séparer de la théorie des Idées, comme un demi mécanisme s'opposerait à un pur finalisme : la dialectique elle-même a son fondement dans un mécanisme supérieur, où la hiérarchie qualitative implique une harmonie de proportions. Leibnitz se montrait platonicien quand il soutenait que tout est à la fois mécanisme et finalité ; mais si l'interprétation de M. Robin est décisive, Platon fait une place plus grande encore aux considérations de quantité : il y trouve la raison même des rapports idéaux. La tradition ne paraît donc pas avoir eu tort de prêter au maître de l'Académie cette prohibition catégorique : « Que nul n'entre ici, à moins d'être géomètre. » Et qui oserait affirmer que M. Robin s'abuse, alors qu'il établit son argumentation non seulement sur l'étude la plus solide, la plus pénétrante des Dialogues, mais sur l'autorité d'Aristote ?

ARISTOTE, *La Métaphysique*, livre I^{er}. Traduction et commentaire par GASTON COLLE. Louvain (Institut sup. de Philosophie) et Paris (F. Alcan), 1912, II + 171 p. in-8°.

AUGUSTE MANSION, *Introduction à la Physique aristotélicienne. Ibid.*, 1913, x + 209 p. in-8°. — L'Institut supérieur de Philosophie, qui préside à l'activité philosophique de l'Université de Louvain, a entrepris la publication de traductions et d'études sur Aristote, demeuré pour la scolastique chrétienne de nos jours comme pour celle de jadis le grand maître de la science profane. Les deux volumes ci-dessus mentionnés ont paru avant la guerre ; en 1920, dans le tome IV des Annales du même Institut (p. 1-176) vient de paraître un important mémoire de M. Defourny sur *Aristote et l'Éducation*. Ces travaux ne se doivent ni « surestimer », ni « sousestimer ». Ils ne prétendent pas, comme ceux d'un Hamelin, d'un Rodier, d'un Robin, — pour ne citer que des Français, — présenter une interprétation originale ou une critique approfondie du Stagirite ; mais ils font œuvre moyenne, consciencieuse, fort utile aux étudiants, et il serait à souhaiter que le rare public qui se laisse encore décevoir par l'allure imposante des publications de Barthélemy Saint-Hilaire s'informât sur le péripatétisme dans ces estimables études. C'en est assez pour laisser entendre que les spécialistes, philosophes ou hellénistes, trouveraient dans ces ouvrages ample matière à critique. M. Colle traite avec une sévérité peu justifiée les gloses d'Alexandre et la contribution pourtant si remarquable de

Bonitz à notre connaissance de l'Aristotélisme; par contre il ne trouve jamais Saint Thomas en faute et moins encore, ce qui est plus singulier, le P. Maurus. Quant aux commentateurs juifs ou musulmans, il semble les ignorer. La valeur propre du terme τὸ τί ᾗν εἶναι, qu'il traduit : le « quel était l'être », lui échappe, quoiqu'il comprenne le τὸ τί ἐστὶ et bien que la citation qu'il fait d'Antisthène (p. 42) soit de nature à lui indiquer le sens : l'identité de la forme à travers le passé comme le présent, c'est-à-dire son éternité. — M. Mansion a brossé une esquisse assez juste de la Physique aristotélicienne; son analyse du texte *Mét.* Δ, IV fait craindre que sa future traduction de l'ouvrage n'offre pas toute la précision désirable. Ce texte, en effet, renferme non pas « cinq ou six » conceptions de φύσις, mais six; et on se hâte trop d'affirmer qu'Aristote, dans ce passage, ne raccorde pas les vues de ses prédécesseurs aux siennes; un lecteur quelque peu familier au style du Stagirite ne saurait guère, croyons-nous, éprouver cette impression. Regrettons surtout que l'on n'ait pas jugé à propos d'éclairer la signification de la Physique d'Aristote en marquant son rapport d'un côté avec la logique, de l'autre avec la philosophie première. Matière ou substrat relatif, et forme se comprendraient mieux si l'on faisait voir que ce couple de concepts transpose dans l'ordre ontologique la dyade logique du sujet et du prédicat; d'autre part la physique serait située relativement à la philosophie première si l'on faisait observer que parmi tous les principes (ἀρχή), φύσις ne concerne que l'un d'entre eux : celui qui engendre le mouvement (ἀρχή τῆς κινήσεως). — P. MASSON-OURSSEL.

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DE L'ART

(ANTIQUITÉ)

G. JOUVEAU-DUBREUIL, *Archéologie du Sud de l'Inde*. — I. *Architecture*, 71 fig., 64 planches. — II. *Iconographie*, 40 fig., 44 planches. (*Annales du Musée Guimet, Bitt. d'Études*, XXVI et XXVII.) Paris, P. Geuthner, 1914, 2 grands in-8 de 192 et 152 pp. — Si l'auteur de ces deux volumes, présentés comme thèses de doctorat à l'Université de Paris, a désiré attirer l'attention des amis de l'art décoratif sur l'esthétique hindoue du Sud, les aider à analyser les principaux traits d'ornementation et à discerner sur les bas-reliefs d'Ellora un Kṛṣṇa ou un Agni, son ouvrage mérite la faveur du public, et l'abondance des illustrations le rendent « désirable » dans toute bibliothèque d'histoire de l'art. Mais on prétend avoir fait œuvre de science (I, 4) : au critique de rechercher dans quelle mesure cette prétention est justifiée. Ce n'est pas, sans doute « œuvre » épigraphiste, car l'auteur, qui ne paraît pas posséder le sanscrit, a préféré une « autre méthode » que celle qui interpréterait les morceaux d'architecture ou de sculpture par le déchiffrement des inscriptions qui s'y rencontrent. On a eu le mérite très réel de visiter un grand nombre de ruines, de classer tous les documents, de déterminer ainsi les caractères

d'un art *sui generis* dont l'observation de plusieurs styles a fait reconnaître par induction plusieurs phases. Voilà une besogne utile, qui appellera sans doute des rectifications ou des compléments, mais par laquelle sont posés les jalons d'un examen méthodique, dont l'essai n'avait jamais encore été tenté. Y eût-il quelque simplisme dans les principes, posés de façon si tranchante au début de l'ouvrage, et rappelés ensuite avec insistance en toute occasion, nous n'en ferions guère grief à l'auteur, car il est permis d'user d'hypothèses très claires pour débrouiller un chaos ; seulement plus le principe est simple, plus la vérification doit se montrer minutieuse. Dans la partie théorique de ce travail, on procède à la façon de Taine : on exprime en une formule chaque style, et par la mise en rapport des diverses formules on se croit en mesure d'affirmer qu'une évolution s'est produite spontanément, sans influences étrangères, comme en vase clos ; de même, selon une comparaison fréquemment alléguée, que l'art dit gothique est l'aboutissement naturel de l'art roman. La partie empirique fera la valeur durable de l'ouvrage : elle met sous nos yeux des documents précieux. — Nous n'avons eu en vue, jusqu'ici, que le tome I, sur l'Architecture, par où d'ailleurs il faut entendre une étude des motifs de décoration, non un traité de technique architecturale, puisque, comme le remarque Jouveau-Dubreuil, les constructeurs indiens n'ont eu à résoudre aucun problème susceptible d'intéresser l'ingénieur. Le tome II échappe à toute objection méthodologique par son caractère purement descriptif. Nous estimons cependant qu'au lieu de pratiquer la méthode comparative, au lieu surtout d'expliquer les données iconographiques par la littérature soit connue, soit à connaître, on recourt trop volontiers à des commentaires puisés dans ces pauvres racontars dont sont coutumiers de se contenter les indigènes qu'on interroge. Quoi qu'il en soit, le professeur français de Pondichéry a inauguré une recherche que nous espérons qu'il continuera : son effort, comme celui de son éditeur P. Geuthner, est digne d'estime. — P. MASSON-OURSSEL.

SALOMON REINACH, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*. T. 1^{er} : *Clarac de poche*, nouv. éd., Paris, Éditions Ernest Leroux, 1920, 1 vol. in-12 carré de LXXVI-652 pp., contenant 3.500 figures. — Le premier tirage de ce *Clarac de poche*, publié en 1897, a obtenu les approbations chaleureuses qui lui étaient dues. Un nouveau s'imposait ; toujours en quête du mieux, l'auteur a préféré une nouvelle édition. Naturellement, rien n'a été changé à la série des planches ; tout remaniement eût empêché la vente à bas prix, l'objectif si louable — et si rarement atteint — que M. S. Reinach n'a pas cessé de se proposer avant tout. Mais la Notice sur Clarac a pu être développée davantage, grâce à des lettres de lui récemment retrouvées, et les notices muséographiques et bibliographiques qui précèdent les figures se sont complétées et singulièrement enrichies. Le lecteur y est renvoyé à d'autres reproductions moins sommaires et à plus grande échelle et à des commentaires récents. Le répertoire de Clarac ne pouvait

être qu'un point de départ ; comme tel il demeure incomparable. C'est dans ces « Notices » seulement que nous trouverons à chicaner M. Reinach, dont le dévouement à la science appelle lui-même les critiques avec tant de libéralisme et d'abnégation.

Parmi les dessins utilisés par Clarac, il y a du faux (« fraude de Boissard », dit notamment le texte quand il y a lieu). Il y a aussi des monuments qualifiés de façon très inexacte. On ne devait pas songer à changer ces qualifications sur la planche même, photographiée telle quelle pour la zincogravure ; quelques-unes même sont à ce point consacrées par l'usage qu'on les a conservées dans l'Index, non sans donner en outre l'interprétation véritable. Celle-ci est d'autre part indiquée dans les Notices, du moins très souvent, mais pas toujours, et je me demande pourquoi. Voici un exemple. P. 424, 1, Clarac a écrit : *Pan*, sous la silhouette du dieu populaire égyptien qu'aucun homme du métier ne manquera de désigner aussitôt de son vrai nom : *Bès*. Et en effet, à l'Index, sous ce mot, on trouve le renvoi : Chiaramonti, 424. Mais la Notice porte seulement : Hlb. 113 (c'est-à-dire Helbig, *Führer*, 113). Or la mention rectifiée de l'Index ne suffit point au lecteur non spécialiste qui feuillette le livre. S'il ne songe pas à consulter Helbig, il continue de croire à une image de Pan. Aussi je regrette de ne pas trouver dans les Notices, au renvoi 424, 1, la correction : *Bès*. Je pourrais citer un certain nombre de cas analogues. En remédiant à cette unique insuffisance, M. Reinach n'augmenterait même pas d'une page son volume si précieux. C'est la seule suggestion que je me permette ¹, en le félicitant encore du grand service qu'il rend à la science, aux érudits et aux simples curieux. — VICTOR CHAPOT.

W. DEONNA, *Études d'archéologie et d'art*, Genève, impr. Albert Kündig, 1914, 65 pp. grand in-8° (fig.). — Le léger reproche qu'on peut adresser à cette curieuse brochure est de porter un titre qui n'en dit que très insuffisamment l'exceptionnel intérêt. D'art proprement dit il est peu question, en ce sens qu'une considération est complètement exclue, celle de la beauté des formes. Et pour l'archéologie, ce qui lui donne, dans ces pages, son caractère essentiel, c'est l'emploi de la méthode ethnographique. Pour montrer « comment les idées et les monuments, leur transcription matérielle, changent de sens » ; comment on passe « du dieu au diable, au sorcier, au damné ; de l'acte propice et religieux au châtiment, à l'insulte, à l'inconvenance ; du sérieux au grotesque » ; ce que signifient certains êtres polycéphales, etc..., l'auteur cherche dans toutes les civilisations, anciennes, médiévales et modernes, hors d'Europe et jusque dans le monde sauvage, des exemples et des comparaisons. On aboutit à cette impression générale que la mentalité humaine, en dépit des races et

1. Une inadvertance. P. III de l'Introduction, l'auteur demande qu'on cite les planches réduites en allant de gauche à droite et *de bas en haut*. — *De haut en bas*, dit plus exactement la p. XLIX.

des climats, n'est pas très loin de l'unité, pour la conception et la représentation des idées simples, surtout dans le domaine des croyances religieuses et des rites. Est-ce là une impression trompeuse, et tous ces rapprochements n'auraient-ils pour effet que d'estomper abusivement les nuances ? Il n'en est pas moins vrai que les données du folk-lore universel sont restées trop longtemps absentes des études d'archéologie figurée. Il est bon de réagir et l'ouvrage que voici contribue heureusement à cette rénovation. Ce qui la rend difficile, c'est qu'elle exige des enquêtes beaucoup plus étendues, une érudition décuplée ; M. Deonna n'est pas inférieur à cette tâche, devant laquelle on serait excusable de reculer. Il est des travailleurs dont on se demande comment ils trouvent le temps qu'exige leur production incessante ; le jeune savant de Genève est de ceux-là. — VICTOR CHAPOT.

E. RODOCANACHI, *Les monuments antiques de Rome encore existants*, Paris, Hachette, 1920, VIII-232 pp. in-16. — L'auteur de ce petit livre, si maniable et si commode, s'adresse visiblement en première ligne au grand public. Ainsi s'explique son souci de réduire au minimum l'appareil érudit ; il aurait même pu, à cet égard, élaguer plus encore, négliger les renvois à de très vieux ouvrages que les touristes ne peuvent se procurer et ne consulteraient pas sans peine, et par contre donner un peu plus de soin aux citations et références ¹. La composition de l'ouvrage n'est pas irréprochable, et les rubriques Population, La Malaria, Incendies (pp. 36-37) étonnent un peu, vu le titre général.

Par ces mots : « monuments encore existants » entendez : incomplètement détruits, dont il reste encore quelque chose, si peu que ce soit. L'auteur ne se borne pas à décrire ces vestiges ; il expose l'état primitif dans son intégrité et suit les destinées de chaque monument jusqu'à nos jours. C'est à ce dernier point de vue que M. Rodocanachi se montre le plus original ; ses études antérieures sur la Rome médiévale et l'Italie de la Renaissance l'y avaient longuement préparé. Par lui on apprendra bien des détails curieux sur le sort, misérable et même souvent grotesque, qu'ont subi au cours des siècles tant d'édifices imposants, chargés de souvenirs et de gloire. Le pillage incessant du Colisée, pour nous en tenir à cet exemple, est une histoire vraie plus fantastique qu'un roman.

1. Exemples : P. VII : Hœpli et Borsari, *Topographia...* — Non. Mais plutôt : Borsari, *Top.*, dans les *Manuali* de Hœpli, l'éditeur de Milan. — Pour la colonne Aurélienne, c'est la publication allemande (*Marcus-Säule*) qu'il convenait d'indiquer, malgré ses défauts indéniables. Les textes latins ne sont pas toujours respectés ; cf. p. 163 : *Lunae Noctibucæ* (— *lucae*). Il n'existe pas de *VII vir epularum* [= *epulonum*] (p. 175, note 2). L'inscription du tombeau des Scipions est mal traduite en français (p. 174) : *Gnaivod*, dans sa forme archaïque, correspond à *Gnaeo*. Je n'aime guère « la plaque d'Ancyre » (p. 67, note), expression qui paraît dénoter une confusion avec le document original, gravé à Rome sur tables de bronze. P. 106 : *Arachnée* ; en note : *Deglave*. P. 160 : *cet* exèdre. P. 169 : Asinius Pollios. L'antiquaire Giacomo Sirmondo (p. 173) est un Français authentique, le P. Jacques Sirmond, S. J.. Enceinte d'Aurelius (!) dans la légende de la fig. 1. J'en passe, naturellement.

L'illustration du livre a été réduite au minimum ; il le fallait pour que son prix restât très abordable. Je regrette néanmoins l'absence de graphiques détaillés ; les trois petits plans (forums et Palatin) empruntés à Platner sont vraiment insuffisants par l'étendue et la netteté.

Tel quel, malgré tout, ce manuel rendra des services ; on peut le recommander sans crainte aux nombreux visiteurs de la « Ville éternelle ». — VICTOR CHAPOT.

MORIN-JEAN, *La Verrerie en Gaule sous l'Empire romain*, préface d'Ernest BABELON, ouvr. illustré de 353 grav., de 10 pl. h. t. dont 4 en couleurs, d'après les dessins ou aquarelles de l'auteur, Paris, H. Laurens, 1913, xi-307 pp. in-4°. — On se montrerait trop circonspect si l'on ne voulait appliquer qu'à la Gaule les conclusions, proposées du reste (p. 276) par l'auteur pour l'ensemble de l'empire, touchant l'industrie et l'art de la verrerie. Il a donné à son livre ce titre fort modeste, ne voulant parler en détail que des échantillons qu'il avait vus lui-même et dessinés — avec un remarquable tour de main. Les théories peuvent vieillir, dit-il avec raison ; de bons croquis gardent toujours leur valeur. Il s'en est montré généreux. Son tableau de morphologie générale, placé en tête du volume, nous révèle jusqu'à 139 formes fondamentales différentes ; aussi hésite-t-on à répéter avec M. Morin-Jean que la fantaisie individuelle joue un rôle minime dans l'industrie des anciens. En trouverait-on bien davantage dans celle des modernes, en négligeant les formes qui ont le défaut de ne point s'adapter à la destination de l'objet ? Érudit et artiste, scrupuleux et d'esprit très clair, l'auteur nous a donné un répertoire qui manquait absolument sur ce sujet. Un tel ouvrage ne se résume pas en quelques lignes, et par sa méthode même, si prudente et si heureuse, il échappe presque complètement à la critique. On ne peut qu'en indiquer le contenu : le plus grand nombre de pages est consacré, comme de juste, à la description générale des types et des procédés d'ornementation ; suit l'indication des principaux lieux de trouvaille, puis un triple index : muséographique, bibliographique, général alphabétique. Le tout rendra de très grands services, surtout peut-être aux conservateurs de musées qui ont des collections à classer. On lira avec un vif intérêt les rapprochements avec certains procédés de la verrerie moderne. Que n'avons-nous, en archéologie, beaucoup de livres ainsi conçus et exécutés ! Les amateurs d'art se multiplieraient, et il n'y aurait guère que des amateurs éclairés. — VICTOR CHAPOT.

CH. DIEHL, *Salonique* [Les visites d'art. *Memoranda*]. Paris, H. Laurens, [1920], 64 pp. in-16 (dont 38 de gravures). — Salonique est restée longtemps en dehors des itinéraires habituels des touristes internationaux. Constantinople et la Grèce propre lui faisaient quelque tort, ainsi que l'absence de tout arrière-pays digne d'excursion. Le rôle capital joué par cette grande ville dans la guerre récente et le séjour prolongé qu'y ont

fait à cette occasion de nombreux Européens auront sans doute pour conséquence d'attirer désormais l'attention sur sa situation splendide et ses merveilles artistiques. Le déplorable incendie du 18 août 1917 a, sans doute, détruit presque en totalité l'illustre église de Saint-Démétrius, la plus remarquable, hélas ! de Salonique. Néanmoins il reste encore bien des vestiges de diverses époques à voir et admirer. La notice, sobre, mais complète et très précise en ses détails, que consacre à cette cité d'avenir le byzantiniste éprouvé qu'est M. Diehl constitue, pour qui la lit, la meilleure préparation à une visite ; la bibliographie qui suit serait irréprochable sans quelques fautes typographiques. Quant aux illustrations en simili, tirées sur un excellent papier dont l'éditeur n'hésite pas à faire les frais, — contrairement à beaucoup trop de ses confrères, — habilement choisies et bien présentées, elles ne peuvent manquer d'éveiller la curiosité. J'ai idée que les agences de voyages seront très redevables à la maison Laurens. — VICTOR CHAPOT.

LA VIE SCIENTIFIQUE

M. Georges Seure, qui a consacré à des fouilles fructueuses en Thrace la plus grande partie de son séjour en Orient, comme membre de notre École d'Athènes, n'a pas cessé de s'intéresser aux antiquités de la Bulgarie. Les relations personnelles qu'il y avait nouées avant la guerre, sa longue familiarité avec le pays, et avec les vestiges qui s'y conservent des anciennes civilisations, lui ont permis de s'attacher à une besogne, parfois ingrate, mais toujours méritoire : faire connaître au monde savant occidental les découvertes qui se produisent au jour le jour dans ce pays et les publications qui les consignent, dans une langue malheureusement fort peu accessible ; mettre au point les descriptions et commentaires qui en accompagnent la divulgation, car, parmi les Bulgares adonnés à cette tâche, deux ou trois seulement ont été initiés à une vraie culture scientifique.

La première série de ces documents avait paru en 1913. La seconde, publiée en 1920¹, est un groupement d'articles de la *Revue archéologique* répartis entre les années 1914 à 1919. On notera dès le début une précieuse notice sur l'activité archéologique bulgare dans les années 1911-1913 et sur les conditions nouvelles dans lesquelles elle s'était exercée ; il y a là des renseignements fort peu connus. Le présent recueil est consacré en principe à l'épigraphie, mais il s'y joint une foule de renseignements topographiques et l'indication occasionnelle des éléments décoratifs ou figurés qui ornent parfois les pierres des inscriptions. Ces textes,

1. Georges Seure, *Archéologie thrace. Documents inédits ou peu connus*. 2^e série (1^{re} partie : *Inscriptions*). Paris, Éditions Ernest Leroux, 1920, 221 pp. in-8°.

expliqués, restitués avec la minutie la plus scrupuleuse, intéressent surtout la religion, l'administration romaine et enfin l'onomastique, qui prend ici une importance toute particulière du fait qu'elle seule nous fournit quelques données sur la langue thrace.

Mentionnons également un article de la *Revue des Études anciennes*¹ où l'auteur, étudiant un texte sur chaton de bague, que d'autres avaient présenté comme un spécimen unique de cet idiome, montre nettement qu'on s'est abusé et donne les meilleures raisons de croire que nous n'aurons sans doute jamais que par des noms propres une idée, bien trop vague, de ce que pouvait être le parler de cette race d'illettrés. — VICTOR CHAPOT.



La revue *Syria* — inaugurée en 1920, par une heureuse initiative, spécialement pour faire connaître les recherches et les trouvailles archéologiques dans un pays où la France a de longue date mérité sa qualité de puissance mandataire — a eu la primeur d'un rapport du D^r G. Contenau, sur sa mission archéologique à Sidon (1914), qui valait un tirage à part². Il faut féliciter l'auteur d'avoir poursuivi des fouilles si étendues en un temps où l'accord était nécessaire, et difficile, avec l'autorité ottomane. Comme la plupart des campagnes de ce genre, celle-ci a tout ensemble déçu et dépassé l'attente. Son apport à la reconstitution topographique des plus anciens établissements en ce lieu est assez négligeable, le D^r Contenau lui-même nous l'explique par le fait que les vestiges des temps primitifs sont enfouis à une très grande profondeur ; mais les découvertes de détail sont bien dignes d'intérêt.

L'habile explorateur a mis au jour un certain nombre de sarcophages qu'il convient de mentionner. L'un d'eux a tout un petit côté décoré d'un relief qui représente un navire marchand ; navire de type presque romain, dit l'auteur fort justement, ce qui laisse supposer un large emprunt de la marine romaine aux modèles de Phénicie, car le sarcophage lui-même est de type sidonien et n'a pas dû être importé. J'ajouterai seulement que le sculpteur d'Asie a pris au monde occidental sa symbolique, car ce bateau n'est certainement qu'une allusion au « grand voyage ». Un autre sarcophage (p. 84, fig. 53) me paraît aussi dénoncer une combinaison d'éléments d'origines diverses. Son cartouche à queues d'aronde est tout classique ; mais les gros cordons qui s'y rattachent, fort mal ou pas du tout, au-dessous d'un gros cercle plat, s'ils font songer aux guirlandes et festons du baroque italique, pourraient bien être d'autre part un souvenir attardé, stylisé, et devenu purement décoratif, de

1. *Connaîtrions-nous enfin un texte en langue thrace ?* (Extr. de la *Revue des Études anciennes*, XXII, 1920, p. 1-21).

2. Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (Commission archéologique de l'Asie Occidentale). *Mission archéologique à Sidon* (1914), par le D^r G. Contenau, avec 108 fig. dans le texte et 11 pl., Paris, Paul Geuthner, 1921, 151 pp. in-4°.

l'ancien signe religieux du disque et du croissant. Deux sarcophages anthropoïdes, ornés de masques en relief d'un beau caractère, fixeront encore l'attention ; je me demande si l'auteur ne rajeunit pas un peu trop (d'un demi-siècle environ) le premier, le sarcophage *a*. Enfin un petit relief où l'on voit, toujours sur une cuve de sarcophage, Psyché dans une niche à coquille, me laisse supposer que la Syrie elle-même a pu avoir une petite part dans la formation du sarcophage « d'Asie Mineure ».

Le hasard a permis au Dr Contenau quelques rapprochements heureux : il a exhumé une mosaïque qui conduit maintenant, par analogie, à dater très vraisemblablement du *vi*^e siècle (et non du *iv*^e comme on tendait à le faire) celle de Qabr Hiram exposée au Louvre, et deux figures à fresque découvertes par lui semblent bien en effet avoir même provenance que deux autres conservées au Musée de Constantinople.

La stèle à mosaïque, avec double portrait, qu'il place à la fin du *iii*^e siècle ou au commencement du *iv*^e, rappelle du moins très nettement le modèle sculptural du couple romain, déjà constitué longtemps auparavant. Les fresques à décor floral qu'on voit reproduites dans le volume seront à comparer avec celles dont nous venons d'apprendre la découverte dans la région de Tyr. Peut-être, par suite, n'y a-t-il pas lieu de parler d'« école sidonienne », mais ces spécimens de Phénicie s'imposent à l'examen de ceux qui étudient les débuts et le développement de la peinture murale.

Enfin ces fouilles ont mis au jour un grand nombre de poteries, quelques-unes fort anciennes. Le Dr Contenau peut se dire avec satisfaction qu'il a le premier atteint, dans les décombres de l'antique Sidon, des dépôts antérieurs à l'époque achéménide. — VICTOR CHAPOT.



Un *Atlas de géographie historique de la Belgique* est en cours de publication sous la direction de M. Léon van Der Essen, professeur à l'Université de Louvain, à la Librairie Nationale d'art et d'histoire G. van Oest (à Bruxelles, place du Musée, 4 ; à Paris, boulevard Haussmann, 63 ; en souscription 40 fr.). L'ouvrage paraîtra en sept fascicules au format in-4° raisin (25 × 35.5) contenant chacun une ou plusieurs cartes en couleurs aux dimensions variables de 50 × 65 et de 32 1/2 × 50, avec notice et index, au fur et à mesure de leur achèvement par les collaborateurs, MM. F. L. Ganshof, J. Maury et P. Nothomb.

Par une opportunité remarquable, le premier fascicule paru, le dernier de la série, le 7^e, est celui qui intéresse les affaires diplomatiques présentes, relatives aux confins hollandais et allemands. Il contient la carte XII, *La Belgique dans le royaume des Pays-Bas (1814-1830)* et la carte XIII, *La Belgique de 1830 à 1839*.

Édifier un Atlas de géographie historique, nationale ou régionale, entreprise utile et méritoire en tout temps pour tout pays, est une œuvre particulièrement utile à la Belgique et à la démonstration de son originalité naturelle. Plus que toute autre discipline auxiliaire de l'histoire, la géographie historique est propre à rendre saisissables les traits permanents de sa personnalité géographique, les preuves de son indépendance native. — T.-A.

Nous tenons à donner des détails sur cette *Bibliothèque* de la Faculté des Lettres de Strasbourg — dont nous avons dit un mot dans ce fascicule même (p. 12), à laquelle collaboreront « ses nombreux maîtres, les meilleurs de ses élèves et les savants d'Alsace et de Lorraine qui se tiennent en rapports avec elle ».

La Faculté « associera dans ses publications, comme elle le fait déjà dans ses cours, aux disciplines traditionnelles de la philosophie, la sociologie; à la philologie classique, les principales branches de l'orientalisme; à l'étude du français, celle de la plupart des langues et littératures de l'Europe; à l'histoire de l'Antiquité, du Moyen Age et des temps modernes, celle de l'Alsace et de nos antiquités nationales, des religions et de l'art ».

Le mode de publication est ingénieux et souple. Les volumes auront un format in-8° raisin et un numéro d'ordre; mais ils seront indépendants et se vendront séparément. Ils se succéderont sans aucune périodicité. Ils pourront différer beaucoup d'étendue et de prix. La Faculté éditera ses publications elle-même par l'organe d'une Commission établie au Palais de l'Université, ce qui lui permettra de réduire les frais au minimum. On a prévu des souscripteurs, qui, moyennant une provision de 100 francs, auront droit à une réduction de 20 0/0 pour la France, de 15 0/0 pour l'étranger.

VOLUMES PUBLIÉS :

1. Th. GEROLD, *L'art du chant en France au XVII^e siècle*, 300 pp avec musique, 30 fr.
2. Th. GEROLD, *Le manuscrit de Bayeux*, texte et musique d'un recueil de chansons du XV^e siècle, 200 pp. avec musique, 15 fr.
3. E. GILSON, *Études de philosophie médiévale*, 298 pp., 13 fr 50.

SOUS PRESSE :

- G. COHEN, *Un manuscrit de Mons et la représentation des Mystères à la fin du XV^e siècle.*
- L. LAVELLE, professeur au Lycée Fustel de Coulanges, *La dialectique du monde sensible.*
- L. LAVELLE, *La perception visuelle de l'étendue.*
- R. REUSS, professeur honoraire à la Faculté des Lettres, *La constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace (1790-95).*

L. ZELICZON, professeur honoraire au Lycée de Metz, *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*.

E. PONS, *Le thème et le sentiment de la nature dans la poésie Anglo-Saxonne*.

EN PRÉPARATION :

P. ALFARIC, *Simon le Magicien*.

Marc BLOCH, *Les rois thaumaturges*.

E. CAVAINAG, *La population du monde antique*.

M. LANGE, *Étude critique sur le comte de Gobineau*.

G. MAUGAIN, *Dante en France au XIX^e siècle*.

P. MONTET, *Études d'Égyptologie*.

P. PERDRIZET, *Negotium ambulans in tenebris : Études de démonologie gréco-orientale*.

Chr. PFISTER, *Un mémoire inédit de l'intendant Colbert sur l'Alsace au XVII^e siècle*.

P. ROUSSEL, *Les fragments d'Euripide : Études littéraires et mythologiques*.

E. VERMEIL, *La constitution de Weimar*.
